

Un monument au funéraire

Jean Simard et François Brault, *Cimetières — Patrimoine pour les vivants*, Québec, Les Éditions GID, 2008, 451 p. ISBN 9782922668414

Philippe Dubé

Volume 7, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038342ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038342ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Dubé, P. (2009). Un monument au funéraire / Jean Simard et François Brault, *Cimetières — Patrimoine pour les vivants*, Québec, Les Éditions GID, 2008, 451 p. ISBN 9782922668414. *Rabaska*, 7, 116–119. <https://doi.org/10.7202/038342ar>

Un monument au funéraire

PHILIPPE DUBÉ
Université Laval

Nous attendions avec impatience cette somme et elle nous est finalement livrée dans une facture impeccable réalisée avec art et rigueur. Nous ne saurions ici cacher notre enthousiasme à pouvoir enfin consulter un ouvrage qui fait état d'une question aussi centrale dans le domaine patrimonial que celle du témoignage des morts aux vivants, ou plutôt du traitement des morts par les vivants. En effet, comment mieux juger du niveau de profondeur culturelle d'une société donnée sinon en mesurant la part faite à ceux et celles qui l'ont lentement construite (la part dite « ancestrale » du patrimoine collectif). C'est l'héritage passé qui est ici révélé à travers ces parcs, ces jardins consacrés au repos paisible des défunts après des vies souvent agitées par des mouvements et des tourments.

Leur porter une analyse particulière, c'est faire œuvre de science parce que révélatrice de vérité à travers un état de situation du vivant perçu par son revers négatif, comme le souligne si bien Jean Simard, le directeur de cette publication. De fait, l'ethnologue accompli compare cette démarche à celle de l'étude du négatif pour mieux saisir la photographie sociétale qui nous est ici donnée à voir à travers l'examen des couches moins visibles qui la soutiennent. Nous devons avouer que la mise en rapport du mort et du vivant nous a réjoui du début à la fin de cette somme de 451 pages qui se répartit en quatre chapitres où s'intercalent dix cahiers thématiques que onze auteurs se partagent et qu'un photographe, François Brault, codirecteur de la publication, illustre magnifiquement avec plus de 300 photographies couleurs, œuvres de ce cinéaste militant du patrimoine culturel. Elles ont été minutieusement choisies parmi plus de 20 000 clichés pris lors de nombreuses enquêtes de terrain et elles viennent en complément aux documents d'archives iconographiques qui campent historiquement l'étude.

Grâce à cette première grande synthèse¹, il est intéressant de vérifier combien les cimetières, véritables « centres d'archives et musées de plein

1. L'historien de l'Université McGill, Brian J. Young, l'a fait à sa manière à l'échelle montréalaise avec *Une mort très digne. L'histoire du cimetière Mont-Royal*. Essai photographique de Geoffrey James, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2003.

air » s'avèrent être, vus sous cet angle, des documents de première main pour mieux comprendre une communauté, voire même une société dans sa globalité, à travers la relation qu'elle entretient avec la mort, le passé et l'advenu. Ce lien avec l'en-deçà qui répond en quelque sorte à l'au-delà permet de saisir la charge investie dans le legs laissé par les anciens. Il apparaît important, dans une société comme la nôtre, de revoir les croyances et les valeurs accordées à ce qui était convenu d'appeler le culte des morts. D'autant que nous sommes loin de pouvoir aujourd'hui l'expliquer. Qu'est-ce qui a changé au juste ? Qu'est-ce qui a fait qu'à aucun moment de l'année nous ne fêtons plus collectivement nos morts (la Toussaint n'est plus fériée), comme on le fait encore au Mexique, en France, etc. ? Il faut dès lors regarder ailleurs, du côté d'Internet par exemple, comme le suggère Jean Simard, pour apercevoir des glissements qui font passer définitivement l'arme à gauche notre rapport, jusqu'à maintenant matérialisé, aux disparus². Car le cimetière a été tout de même un lieu bien physique de recueillement des restes et des peines que nos cultures ont choisi pour loger la mort et ainsi offrir une mémoire matérielle à ceux et celles qui nous quittent. Les technologies numériques constituent certainement aujourd'hui un nouveau terrain à sonder pour explorer cette relation à la mort qui change au rythme de l'apparition de nouvelles figures paradigmatiques du religieux dans la société (Régis Debray, *Dieu, un itinéraire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001).

L'examen que portent les auteurs de ce livre se déroule dans un ordre parfaitement séquencé en quatre temps où, après une présentation des deux directeurs de la publication, Lorraine Guay ouvre sur la question des origines, de l'implantation première des cimetières au Québec, texte augmenté d'un entrefilet inédit sur les rites funéraires amérindiens présenté par l'ethnobotaniste Jacques Rousseau. Le savant note au passage que la christianisation galopante des peuples de la forêt boréale transforme leur rapport au monde et, par conséquent, les us et coutumes des Premières Nations en pâtissent à regret. Avec cette éclairante ouverture de la géographe et du scientifique naturaliste, la table est pour ainsi dire mise pour relater les premières traces laissées par nos ancêtres qui devaient s'occuper des défuntes dépouilles, qu'elles soient jeunes ou vieilles d'âge. Des rites s'imposaient aux communautés locales qui tentaient de reproduire tant bien que mal la tradition héritée d'Europe. C'est à trois auteurs – Serge Gagnon, Pierrette Maurais et Marthe Taillon – que la tâche a été confiée de faire témoigner la tradition en la manière de mourir dans la civilisation d'antan alors qu'on remarque que les traditions se sont perdues peu à peu au fil des dernières décennies. Pierrette Maurais consacre de délicieuses pages au cimetière *ad sanctos* de Saint-Roch-des-

2. L'étymologie du mot « monument » nous ramène au « rappel à la mémoire ».

Aulnaies où le travail archéo-artistique de Nicole Bourgault est venu à la rescousse d'un patrimoine menacé parce que moins visible (sous la nef de l'église). Il reste que les traditions se perdent et c'est précisément ce thème que Fleur Fleury aborde au troisième chapitre, aidée par les ethnologues Bernard Genest et René Bouchard, pour établir cet état des lieux. En rendant compte du changement profond des mœurs, elle remarque que les cimetières, comme l'ensemble de la société québécoise de souche française, se déchristianise pour enfin inscrire de nouvelles valeurs liées au départ de la vie, le grand voyage dont personne ne revient.

Le dernier chapitre, le quatrième, traite plus directement des arts de la mort, de l'esthétique qu'elle crée bien malgré elle. C'est l'historienne de l'art, Thérèse Labbé, qui aborde l'objet funéraire sous l'angle d'une analyse sémiologique où le sens, au-delà du style, nous est révélé. Dans cette étude particulièrement bien documentée, on nous propose une grille typologique des écritures épigraphiques qui viennent qualifier la nature du discours tenu et le climat associé au départ du défunt à travers ce que l'on en dit ou plutôt écrit. Les mots choisis expriment les sentiments de ceux qui restent dans la douleur, tiraillés par le déchirement qu'ils éprouvent à l'égard des partis. Dans un encart plutôt saisissant, Jean-Yves Bronze relate l'événement historique d'un retour par le monument funéraire à une mémoire ancienne évoquant la guerre de Sept Ans (1756-1763). Dire que la politique trouve aussi sa place au cimetière est une vérité de La Palice alors que l'une a besoin de l'autre pour faire écho aux agitations sociales, même quand elles sont mortes et enterrées. On a vu à ce propos combien le souvenir peut être sensible quand il s'agit de la mémoire historique, celle notamment du deux cent cinquantième anniversaire de la bataille des Plaines d'Abraham souligné en 2009. Ces zones de la mémoire collective, même profondément enfouies, resurgissent violemment si l'on tente d'en détourner le souvenir, et le cimetière à cet égard donne souvent la véritable mesure de la mémoire que l'on a voulu construire. Puisque, à chaque fois, il s'agit d'un désir de se rappeler que nous faisons partie d'une chaîne et qu'il est indispensable d'en connaître l'enchaînement des maillons afin d'en avoir une conscience aigüe et, de ce point de vue, le cimetière est ce jardin du souvenir que l'on voudrait voir fleurir d'éternelles. Ce petit fil rouge indique d'où nous venons et où nous finirons, tous égaux devant l'abîme de notre finitude.

Cette somme – véritable monument au funéraire – a non seulement su nous instruire d'une façon sommative sur un sujet capital en matière de patrimoine, mais elle a de plus suscité tout au long de la lecture beaucoup d'intérêt sur le devenir de ces lieux marqués d'une empreinte du souvenir que l'on croit à tort indélébile. Avenir incertain, s'il en est, d'un parc dédié

aux morts qui aura toujours sa part à dire dans le devenir de la mémoire que nous choisissons d'entretenir dans un « Je me souviens » qui saura ou non se conjuguer avec son temps.

Par ailleurs, deux petits regrets à signaler en post-scriptum. Un premier, au sujet des communautés culturelles plus récemment établies au Québec et qui, comme toutes les autres, possèdent des manières bien particulières de rendre hommage à leurs disparus. Que dire du cimetière blanc musulman qui va nécessairement assurer une présence de plus en plus grande dans le paysage funéraire québécois et dont, à l'heure actuelle, on ne peut plus ignorer l'existence. Cette page d'histoire est en train de s'écrire et l'ethnologie doit être attentive autant à ce qui émerge qu'à ce qui émerge. C'est dans la considération des pratiques minoritaires que la majorité exprime sa grandeur et, à ce jour, l'ethnologie québécoise pêche parfois par un certain nombrilisme qu'il faut briser si l'on ne veut pas s'enfermer dans la prison de l'égotisme culturel qui guette tout groupe ethnique tenté de fermer à clé les portes de l'extérieur par simple instinct de survie. Ici, nous sommes devant un ailleurs idéal pour exprimer justement le désir d'un devenir meilleur, si les cimetières, comme le dit Jean O'Neil, sont bel et bien « les archives de la vie ». À nous d'en prendre acte.

D'autre part, nous aurions souhaité plus égoïstement en savoir davantage sur l'Écomusée de l'Au-delà qui nous semble relever d'une approche originale en donnant la parole à ceux qui n'en ont plus. Cette manière singulière de révéler la face cachée de ce qui nous est montré (présence/absence) se retrouve en fait à l'état sauvage, par exemple, au Père Lachaise à Paris alors que des guides offrent leurs services d'éclaireur dans ce lieu grouillant de vie malgré son apparente immobilité. Il s'agit simplement de faire la visite accompagnée par ces « guides du dimanche » pour en apprécier la valeur. Pour terminer sur une note positive, les outils que nous procure cet ouvrage ajoutent à la valeur du document en fournissant un glossaire, une bibliographie fouillée sur le sujet et de nombreux tableaux statistiques qui viennent chiffrer l'état de situation de ce patrimoine mal aimé malgré le fait que la mort est, en quelque sorte et paradoxalement, la compagne indissociable de la vie.